

Guillaume Mazeau – *Histoire*

Cédric Prévot

Émulations – Revue de sciences sociales
2022, Comptes rendus critiques, En ligne.

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crprevot>

Pour citer cet article

Cédric Prévot, « Guillaume Mazeau – Histoire », *Émulations*, en ligne. Mise en ligne le 8 mars 2022.

DOI : 10.14428/emulations.cr.099

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Guillaume Mazeau – *Histoire*

Cédric Prévot¹

Recensé : Guillaume Mazeau, *Histoire*, Paris, Anamosa, 2020 (« Collection Le mot est faible »), 104 p.

Dernièrement, la maison d'édition Anamosa publie une collection intitulée « Le mot est faible ». Cinq ouvrages, tous titrés d'un mot, sont déjà parus dans cette collection. On peut notamment citer *Révolution* (Bantigny, 2019), *Peuple* (Cohen, 2019) ou encore *Ecole* (De Cock, 2019). Nous commentons ici l'un d'entre eux, sorti parmi les derniers : *Histoire* de Guillaume Mazeau, paru le même jour que *Démocratie* de Samuel Hayat, le 6 février 2020. Dans ce livre, l'auteur, maître de conférences en histoire moderne à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, analyse les vicissitudes sémantiques du mot histoire.

Avec ce court essai, Guillaume Mazeau défend une conception ouverte et rigoureuse des recherches historiques. Il propose un dialogue entre histoire populaire et histoire universitaire sans trop les confondre, ni trop les distinguer. Synthèse pratique et réflexive d'un historien de la Révolution française, ce livre s'inscrit dans la continuité de ses précédents ouvrages, notamment *L'Histoire comme émancipation*, co-écrit avec Laurence De Cock et Mathilde Larrère en 2016 et paru aux éditions Agone.

Véritable mémento d'épistémologie de l'histoire, richement documenté, l'ouvrage articule un raisonnement de l'auteur sur sa discipline. Cette pensée se décline en quatre objectifs : déjouer les ressorts d'une « morbidité collective » (p. 23) ; promouvoir l'histoire « comme un savoir critique ouvert aux appropriations » (p. 34) ; renouveler les vigilances face aux usages publics de l'histoire ; pratiquer et penser « une histoire à temps pleins » (p. 96). Comme ouvrage à destination du grand public, cet opus marque une grande modernité et renouvelle une réflexion française sur les usages publics de l'histoire.

Déjouer les ressorts d'une morbidité collective

Dans les deux premiers chapitres, Mazeau démontre que l'histoire n'est pas, ou plus, l'apanage de quelques savants. Elle est devenue une passion, au cœur des reconstitu-

¹ Doctorant en épistémologie, Université de Lorraine, Laboratoire HisCant-MA (France).

tions, spectacles historiques, films documentaires, séries télévisées mais aussi jeux vidéo. « Jadis réservée aux lettrés et aux notables, écrit-il, la pratique de l'histoire s'est plus démocratisée que jamais, en partie grâce aux progrès de l'alphabétisation et de la scolarisation » (p. 12-13). Devenue une pratique sociale ordinaire, l'histoire est maintenant pratiquée par le plus grand nombre. À la suite des travaux de Françoise Choay, dans *le Patrimoine en question* (2009), Mazeau voit plus exactement, dans l'histoire, des fonctions sociales de divertissement, mais aussi de rassurance. Folklores, patrimoines et mémoires participeraient ainsi de cette installation du passé comme valeur-refuge. Pourtant, ces refuges, valeurs et idées ne forment pas le projet d'une histoire. Il manque, en effet, à ces ensembles diffus de finalités, voire de lieux communs, une méthode. Entendons un lent labeur renforçant la lecture, la compréhension, la critique d'une archive : une série d'actions constituant un document en document historique.

Si patrimoine et histoire dialoguent, ces deux termes ne sont pas pour autant synonymes. L'histoire se définit, se construit et se transmet en dehors des murs des laboratoires et des écoles. Dans leur ouvrage *L'Histoire comme émancipation*, Laurence De Cock, Mathilde Larrère et Guillaume Mazeau développaient déjà de nombreux exemples de médiations scientifiques. Dans le deuxième chapitre d'*Histoire*, l'auteur montre bien l'importance de cette expression de « médiation scientifique » : pour qu'histoire et patrimoine dialoguent, il faut de la vulgarisation, à savoir une médiation, et de la science, autrement dit une rigueur, une méthode. Sans ces derniers éléments scientifiques, le patrimoine encourt le risque de ne demeurer qu'un passé sans histoire.

Ces développements initiaux sur le patrimoine préparent les lecteur-ric-e-s à une seconde homonymie. À l'exception d'autres langues européennes, anglais ou allemands, le français utilise le même mot pour désigner le fait de raconter une histoire et celui de faire de l'histoire. Cette confusion lexicale entre le récit et la science n'est pas sans rappeler Jacques Rancière qui, dans son essai *Figures de l'histoire*, affirme que l'histoire « est d'abord le recueil de ce qui est digne d'être mémorialisé » (2012 : 57). Opposant alors une histoire/mémorial à une histoire/vérité, le philosophe précise ensuite combien les temps de ces deux histoires ne sont pourtant pas les mêmes. Entre discours (ou récits) et recherches, histoire et patrimoine dessinent donc le cadre théorique dans lequel s'inscrit cette réflexion de Guillaume Mazeau.

L'histoire n'étant pas qu'un discours sur le passé, ces deux premiers chapitres proposent dès lors une synthèse pertinente des risques et enjeux liés à ces pratiques renouvelées, lesquelles invitent à se questionner sur les fonctions sociales de l'histoire que l'auteur explore et définit tout au long de son ouvrage.

Promouvoir l'histoire comme savoir ouvert aux appropriations

S'inspirant des travaux d'Enzo Traverso (2012), Mazeau analyse, dans les chapitres suivants, comment, depuis la fin des années soixante-dix un renversement conservateur a progressivement désarmé les idéologies de l'émancipation. Au détour d'un jeu

sémantique finement décrit, les lecteur-ric-e-s comprennent que passé, histoire et discours sur l'histoire sont trois choses différentes. À la suite des travaux de François Hartog sur les régimes d'historicité (2003), l'auteur reconnaît bien l'existence d'un *présentisme*, mais comme « produit d'une politique de réduction à l'obéissance aux rythmes d'une économie qui échappe de plus en plus à la souveraineté des États » (p. 34). Dans ce contexte, l'histoire est davantage promue par les gouvernements comme un élément de consensus, au point de surcharger encore l'enseignement de l'histoire « d'attentes civiques » (p. 35).

Ces thématiques témoignent d'une continuation de l'œuvre de Guillaume Mazeau, en tant qu'ensemble cohérent de réflexions et travaux sur une pratique émancipatrice de l'histoire. En conjuguant recherches exigeantes et vulgarisations ouvertes, l'auteur dessine, depuis *L'Histoire comme émancipation*, une véritable ligne de crête entre rhétorique et récit historique. Une ligne qu'il instrumente, d'un point de vue épistémologique et pratique, dans la suite de son ouvrage. Plus exactement, à travers ce chapitre, Mazeau illustre également le rôle joué par une « politique du consensus mémoriel » (p. 39) dans l'émergence d'un certain relativisme, ouvrant ainsi la voie aux utilisations nationalistes ou identitaires de l'histoire.

En tant que memento épistémologique, cette lecture peut ensuite être rapprochée de celle des *Historiens de Garde* (Blanc, Chéry, Naudin, 2018), qui décrypte, avec précision, comment l'histoire peut, en tant que discours, être récupérée par des personnalités publiques, utilisant l'histoire, à des fins politiques ou commerciales. Ici, l'essai de Mazeau apparaît comme un contrepoint utile, un regard intérieur sur la pratique universitaire d'une histoire ouverte, critique et émancipatrice. En promouvant l'histoire comme savoir ouvert aux appropriations, l'auteur montre aussi combien le contexte économique, social et politique alimente des usages publics de l'histoire, dans lesquels l'historien-ne doit demeurer un-e acteur-ric-e vigilant-e.

Renouveler les vigilances face aux usages publics de l'histoire

Mazeau consacre le quatrième chapitre de son ouvrage à ce qu'il nomme « le poison identitaire » (p. 40-50), dont les deux principaux symptômes seraient le négationnisme des discours et la répression des acteur-ric-e-s. Sur un plus long terme, de l'appel d'Alain Decaux en 1979 aux antiennes médiatiques sur les territoires perdus de la République, l'histoire enseignée à l'école est ainsi devenue l'objet de nombreux procès. Citant *Le Venin dans la plume* (2019), ouvrage dans lequel Gérard Noiriel compare les rhétoriques de Drumont et Zemmour, l'auteur dénonce les critiques de Michel Onfray ou encore Stéphane Bern sur l'histoire dite « officielle ». Pour Mazeau, pourtant, nos contemporains témoignent d'un grand esprit critique. L'histoire est aujourd'hui l'objet d'une appropriation collective. En témoignent ces « formes populaires d'histoire partagée » (p. 60), comme les discussions interactives entre contributeur-ric-e-s de Wikipédia, YouTube ou Twitter. Véritable combustible politique, l'histoire est enfin convoquée à l'occasion de nombreux mouvements sociaux.

Tout au long de cet ouvrage, et plus précisément dans ce chapitre, on mesure combien l'histoire est une pratique sociale, partagée et revendiquée par beaucoup de personnes. En tant que pratique sociale ordinaire, elle convoque professionnels et passionnés autour d'un même objet : le passé. Un passé parfois réifié dont il est question d'interroger la matérialité scientifique. En tant qu'universitaire, l'historien-ne est alors appelé-e à devenir médiateur, pour proposer les clés d'intelligibilité et de lecture de ce passé. Il y a quelques années, Henri Moniot, nommait « traiteurs de passé » (1993, p. 28), tous les savoirs adressant des messages tournés vers le passé. Se faisant concurrence, ces messages appellent un esprit critique. L'historien-ne devient alors un-e traducteur-riche, au sens qu'en donne Bruno Latour.

Cette traduction nous apparaît d'autant plus nécessaire qu'elle s'inscrit dans un contexte d'usages publics de l'histoire. Depuis plusieurs années, le législateur adopte des lois dites « mémorielles », des décideurs publics imposent des mesures, même symboliques, notamment à l'école. Face à cela, se donnant pour objectif « d'observer, de dévoiler et de déconstruire les instrumentalisation du passé » (De Cock, Larrère, Mazeau, 2016 : 53), le comité de vigilance sur les usages publics de l'histoire (CVUH), créé en 2005 garantit, de manière institutionnalisée, cette dialectique entre recherches indépendantes et discours sur l'histoire. Il instrumente cet ensemble de traductions entre histoire savante et histoire publique, notamment au moyen de veilles menées par des spécialistes.

Avec ce chapitre, Mazeau poursuit donc ce cycle de vigilances, contre les nationalismes, les accusations hâtives, et pour la défense des formes populaires de l'histoire, au moyen d'une synthèse épistémologique et politique qu'il nous apparaît important de reproduire *in extenso* :

« S'il semble aujourd'hui urgent de défendre l'histoire comme science face aux féroces appétits dont elle fait l'objet, cette défense ne doit surtout pas passer par un mépris des formes populaires de l'histoire. Ce serait une erreur à la fois politique, mais également d'un point de vue scientifique. Car l'histoire comme science n'est véritablement forte et elle-même qu'en s'écrivant avec un grand "h" minuscule. » (p. 68-69).

Pratiquer et penser « une histoire à temps pleins »

Dans ces deux derniers chapitres, Mazeau démontre que la science historique a une fonction sociale qui poursuit deux luttes : le fait et la vérité. Pourtant, cette même science est aujourd'hui attaquée par des idées conservatrices et des discours identitaires. D'un côté, une histoire conservatrice se pare de neutralité et d'objectivité, d'un autre, plusieurs historien-ne-s, dont l'auteur fait partie, se demandent comment faire œuvre utile.

Pour Mazeau, seul le respect d'une méthode de travail permet la recherche optimale d'une bonne histoire. Cette histoire doit alors se fonder sur trois éléments : des sources à critiquer, des preuves à apporter, une vérité qu'il faut viser. Précisant la nuance entre mise en tension du passé avec le présent et demandes de réparations (p. 78-79), l'auteur

invite l'histoire à « la critique du monde social ». Il conseille enfin à l'historien-ne d'admettre la part du présent dans son travail, espace-temps depuis lequel il enquête, dans une époque où les temporalités peuvent piéger. Pour Mazeau, l'historien-ne doit « prendre activement part au bain commun de l'histoire tout en suivant la ligne d'eau » (p. 96).

Avec cette conclusion, l'auteur transforme son essai en véritable contribution épistémologique. Sur le plan de la méthode, cet opus apparaît ainsi comme un écho aux travaux de Carlo Ginzburg sur le paradigme indiciaire et cette nécessité de se recentrer sur les faits comme moyens et finalités des recherches. Il interroge plus encore la part du présent et des représentations issues du temps vécu sur l'époque étudiée. Il renouvelle la dimension centrale de la méthode et de l'enquête. Spécialiste disciplinaire du passé, l'historien-ne devient, par ses méthodes et ses postures, confirmées et étayées tout au long de sa carrière, un-e épistémologue du temps, un-e traducteur-riche des temporalités. Entre sources et récits, événements et mémoires, découvertes sur le passé et narrations du présent, l'historien-ne redessine des chemins d'explorations du passé mais aussi cartes et plans qui permettent d'emprunter et découvrir ces nouveaux parcours d'interprétations.

Derrière le mot histoire et l'expression « faire de l'histoire » se situent une méthode, un métier de chercheur-e, et une traduction, soit scolaire, soit publique de l'histoire. Cet ouvrage contribue à redéfinir les sciences historiques comme une discipline aux multiples facettes. Une dialectique entre réflexivité de l'historien-ne puis engagement critique et social, est proposée à quiconque lirait ce livre et voudrait, sérieusement, par métier ou par passion, faire de l'histoire.

Pour conclure, dans cet essai rigoureux, Guillaume Mazeau offre une vision résolument optimiste des pratiques contemporaines de la discipline. Manifestations populaires, écritures collectives et sciences historiques ont encore à dialoguer pour participer d'une histoire toujours plus commune, transnationale et partagée. Au détour d'une entreprise réflexive et introspective, ce livre ouvre des pistes de dialogues entre prudence académique des historien-ne-s, fonctions sociales et portées émancipatrices de l'histoire. Si cet ouvrage est riche de nombreuses références, il eût été pertinent d'installer une bibliographie qui reprenne l'ensemble des citations en fin d'ouvrage. Ce texte, par son contenant agréable et didactique, puis son contenu synthétique et engagé, est une lecture tout à fait indiquée pour interroger l'histoire comme science et pratique sociale. Il s'adresse à toute personne qui s'intéresse à la recherche historique, par curiosité, passion, ou métier.

Bibliographie

BANTIGNY, L. (2019), *Révolution*, Paris, Anamosa (« Le mot est faible »).

BLANC, W., CHÉRY, A., NAUDIN, C. (2018 [2013]), *Les Historiens de Garde*, Paris, Libertalia.

- CHOAY, F. (2009), *Le Patrimoine en question*, Paris, Éditions du Seuil.
- COHEN, D. (2019), *Peuple*, Paris, Anamosa (« Le mot est faible »).
- DE COCK, L. (2019), *Ecole*, Paris, Anamosa (« Le mot est faible »).
- DE COCK, L., LARRERE, M., MAZEAU, G. (2016), *L'Histoire comme émancipation*, Paris, Agone.
- GINZBURG, C., (2010 [1989]), *Mythes emblèmes traces. Morphologie et histoire*, Lagrasse, Verdier (« Poche »).
- HARTOG, F. (2003), *Régimes d'historicités. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil.
- HAYAT, S. (2020), *Démocratie*, Paris, Anamosa (« Le mot est faible »).
- MONIOT, H. (1993), *Didactique de l'histoire*, Paris, Nathan Pédagogie (« Perspectives didactiques »).
- NOIRIEL, G. (2019), *Le Venin dans la plume : Edouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la République*, Paris, La Découverte.
- RANCIÈRE, J. (2019 [2012]), *Figures de l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de France (« Quadrige »).
- TRAVERSO, E. (2012 [2011]), *L'Histoire comme champ de bataille*, Paris, La Découverte.